

Tout à coup la porte s'ouvre et un nouvel assistant se présente. C'est une dame qui a forcé la consigne et qui se précipite dans la salle en s'écriant : "Rendez-moi Fox ! il est ici ! On a suivi sa trace."

A ces mots, on entendit un aboiement plaintif ; c'était Fox, un charment épagneul, qui venait de reconnaître sa maîtresse, la baronne de R... Mais hélas ! il est trop tard ! Au moment où la baronne prit Fox dans ses bras, le malheureux épagneul rendit le dernier soupir. On lui avait fait avaler trente grains d'arsenic. Nous n'essaierons point de peindre la scène déchirante qui suivit ce trépas. Le drame ne restera pas là, car la baronne a chargé, dit-on, la police correctionnelle de venger les mânes de son cher Fox. Cette aventure nous promet un procès divertissant.

Vous rappelez-vous le duc de Brunswick ?— Un grand jeune homme, qui portait ordinairement une redingote bleue de ciel et des éperons d'argent et que vous rencontriez partout il y a trois ou quatre ans. Lui aussi, il nous promet un procès intéressant. Le duc de Brunswick était un souverain détrôné par le contre-coup de notre révolution de juillet, et il semblait supporter ses malheurs avec une grande fermeté d'âme. Presque tous les soirs, on le voyait au théâtre des Variétés dans un état d'insouciance qui faisait honneur à sa philosophie. Aujourd'hui ce prince réside en Angleterre, et c'est de Londres qu'il a lancé une requête contre les Mémoires de M. Gisquet, par lesquels il se prétend attaqué dans les actes de sa vie privée.

La déchéance du duc de Brunswick fut déterminée en 1831, dit-on, par une circonstance assez plaisante et peu connue. Quelque temps après son avènement au fauteuil ducal, une nouvelle cantatrice arriva à Brunswick et débuta sur le grand et unique théâtre de cette capitale. La cantatrice obtint le suffrage du public, mais le prince se déclara contre elle. Pour quel motif ? voilà ce que l'histoire ne dit pas. Nous espérons que la postérité sera éclairée sur ce fait important. Quoi qu'il en soit, la chanteuse était soutenue par la ville et repoussée par la cour ; excellente position pour procurer au théâtre de bonnes recettes. On payait à la porte le droit de prendre part à cette lutte ; chaque soir la salle était pleine, aussi le directeur résista-t-il aux ordres du duc qui lui enjoignit de renvoyer la prima donna. C'était un abus de pouvoir et il y avait de part et d'autre des traités qui garantissaient le privilège du directeur, et de plus l'engagement contracté avec la cantatrice ne pouvait être rompu. Irrité de cette résistance, furieux contre le parterre, qui semblait narguer le pouvoir par ses

applaudissements, le duc de Brunswick imagina une vengeance fort originale. Un soir on vit entrer dans la loge ducale, située à l'avant-scène, deux superbes lévriers qui prirent les places d'honneur ; ils se tenaient droits et dignes, avec un air de malgrave, le nez en l'air et les pattes appuyées sur le devant de la loge. Le spectacle commença et ils demeuraient silencieux ; mais lorsque la cantatrice entama sa première arriette, ils se mirent à aboyer et ils accompagnèrent ainsi tout le morceau ; quand elle eût fini, ils cessèrent ; quand elle reprit ses chants, ils recommencèrent leurs aboiements. La prima donna ne put supporter cette humiliation ; au milieu du second acte, elle tomba évanouie sur le théâtre. Alors le public qui, jusque-là s'était contenté de témoigner son mécontentement par de sourdes rumeurs, éclata tout à-coup ; mille cris menaçants s'élevèrent ; on s'élança vers la loge ducale ; les lévriers furent les premières victimes de la fureur populaire, puis la foule sortit du théâtre et parcourut les rues en faisant retentir l'air des acclamations les plus séditieuses. Quand le prince voulut donner des ordres pour réprimer l'émeute, on lui répondit : — "Ce n'est plus possible, l'émeute est devenue une révolution." Abandonné de son armée, qui se composait d'une cinquantaine d'hommes, et de courtisans, au nombre de cinq ou six, menacé par un peuple en colère qui commençait à casser les vitres de son palais, le duc n'avait plus de ressources que dans la retraite ; la révolution le laissa partir et lui donna même une escorte pour l'accompagner et le protéger jusqu'aux confins de ses états, ce qui n'était ni une grande peine ni un grand voyage.—*Le Siècle.*

LE RETOUR.

L'auteur des *Messériennes*, le poète de Napoléon, M. Casimir Delavigne, vient de se réveiller au bruit de l'imposante cérémonie qui se prépare, et le voilà qui chante les funérailles de celui dont il a jadis chanté la gloire et le génie. Cette nouvelle *Messérienne*, un peu faible sœur de ses aînées, et qui s'appelle *le Retour*, a, d'ailleurs, toutes les allures d'un chant de guerre, dont, pour notre part, nous répudions le côté politique et n'acceptons que la poésie.

.....

Viens, ton exil a cessé ;
Romps ta chaîne, ombre captive ;
Fends l'écume, avance, arrive :
Le cri de guerre est poussé.
Viens dans ton linceul de gloire,
Toi qui nous a faits si grands ;